

De la violence contre soi... à une force positive

Autor(en): **Reday-Mulvey, Geneviève**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **72 (1984)**

Heft [4]

PDF erstellt am: **17.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-277182>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

toutes griffes dehors (les yeux étincelants si elle est belle comme Scarlett O'Hara, le bigoudi en bataille si elle est plus « réaliste quotidienne »), et sautant sur l'Autre griffe, pince, mord ; puis, à bout de nerfs et d'arguments, la malheureuse (ou la mégère) éclate en sanglots : c'est le signal de la pause ou de la fin. »

Peu de possibilités s'offrent aux femmes (ainsi qu'aux hommes du reste) de remettre en cause la distinction entre « l'ordre masculin, celui des muscles et de la colère », qui « déploie un espace explosif, en expansion », et « l'ordre féminin, celui des nerfs et des larmes », qui « nous fait plonger au sein des profondeurs humorales ».

Tout d'abord, c'est la force qui leur manque. « Si je ne tape pas sur mon mari, c'est parce que j'aurais le dessous » dit Aline. Encore que tous les hommes ne soient pas des Monsieur Muscle, ni toutes les femmes des mauviettes. « Moi, ça m'est déjà arrivé de sauter sur un mec, proteste Marie-José, c'était une question de survie. Et je me suis rendu compte que je ne me débrouillais pas trop mal ».

Quant à Annette, elle s'est découvert une énergie physique insoupçonnée le jour où, en visite chez des amis, son fils s'est amusé pendant tout un repas à couper la parole à chaque adulte qui ouvrait la bouche ; au dessert, folle de rage, elle l'a saisi à bras-le-corps et a grimpé en courant les trois étages de la maison, portant 25 kilos de chair hurlante, pour régler le différend loin des regards et des oreilles de ses hôtes. « Après, avoue-t-elle, j'ai eu des tremblements et des palpitations pendant une heure. »

Il y a aussi ce que Véronique Nahoum appelle, dans le numéro de « *Pénélope* »

mentionné ci-dessus, « l'analphabétisme technique des femmes ». L'arme, l'outil efficace appartient au monde des hommes. Les femmes n'apprennent guère à les utiliser. Le meurtrier utilise le pistolet, le poignard ; la meurtrière étrangle ou empoisonne. Dans la violence quotidienne, la femme se bat à coups de griffes, à coups de dents, ou alors elle recourt — symboliquement — à des instruments féminins détournés de leur usage : rouleau à pâtisserie ou aiguille à tricoter.

À la base de ce décalage entre la violence féminine et la violence masculine, on trouve le besoin plus ou moins conscient de se conformer aux attentes de la société. « La violence des femmes est quelque chose de si anormal, de si incroyable, commente Maître G., que les tribunaux eux-mêmes ont tendance à être beaucoup plus indulgents envers les délinquantes qu'envers les délinquants. Pour un délit comparable, la peine imposée à une femme sera moins sévère. Et la grâce lui sera accordée plus facilement. Bien entendu, on tient compte du fait qu'elle doit s'occuper de ses enfants, si elle en a. Mais même si elle n'en a pas, on préférera souvent la considérer comme une déséquilibrée, plutôt que d'admettre qu'il s'agit d'une criminelle en bonne et due forme. »

Culpabilité

Est-ce parce qu'elles sont, elles aussi, intimement persuadées que leur violence est une anomalie que les femmes sont plus promptes à se culpabiliser ? On constate en tout cas chez elles une volonté beaucoup plus affirmée de dépasser la violence, d'en tirer un enseignement pour l'avenir. Une femme qui exerce la profession d'éducatrice

ce dans un internat pour enfants « difficiles » raconte qu'un jour un de ses élèves l'a conduite à l'exaspération en saccageant un exercice tranquille et plaisant et en se mettant à sauter sur les pupitres, jetant tout par terre et hurlant à tue-tête.

« Je l'ai saisi sous les bras, de dos, l'ai soulevé en l'air et fait bondir sur ses pieds, mais son genou a frappé son menton et une de ses dents a jailli de sa gencive. J'ai été horrifiée de ce que j'avais fait, et honteuse de ma propre violence. J'ai passé un week-end affreux à attendre les résultats d'une radiographie et la visite de la mère immédiatement alertée.

Heureusement, le garçon s'est vite remis. La mère m'a pardonnée et la rencontre avec elle a été très fructueuse et éclairante pour moi. Grâce à ce pénible épisode, j'aurai appris une leçon de plus : à ne pas réagir à ces manifestations de fureur d'un enfant par une fureur d'adulte, mais par une approche toute différente. Il faut aller à la source de la rage par des mots, etc., mais c'est un art difficile et un état d'esprit fragile. Trois semaines se sont écoulées depuis lors, et quelque chose de très constructif semble s'être développé, soit avec mon petit terrible, soit avec le groupe. Voilà mon péché exorcisé, sinon expié... »

Silvia Lempen

Collaboration de Perle Bugnion-Secretan et Eliane Daumont.

¹ *La délinquance violente actuelle : étude de son évolution en Suisse du point de vue quantitatif et étude contextuelle pour le canton de Vaud*, thèse présentée par Anne-Marie Bergdol à la Faculté de Médecine de l'Université de Lausanne, 1978.

² *Pénélope - Pour l'histoire des femmes*, numéro 6, printemps 1982 « *Femme et violence* ».

De la violence contre soi... à une force positive

Lorsque nous parlons de violence, la plupart d'entre nous pensent à la violence physique et idéologique contre un peuple ou à la violence institutionnelle contre un individu ou un groupe d'individus. Nous savons qu'existent, aussi, une violence exercée contre des femmes par leur compagnon (ou l'inverse, moins fréquent) et, comme le présent dossier le démontre, une violence de certaines femmes à l'égard de leur enfant. Certaines de ces violences, sinon toutes, ont leur source dans une violence tout au fond de la personne que quelques uns appellent « le mal » et que d'autres considèrent comme le résultat ou la réponse d'un manque d'amour, d'un rejet ou d'injustices graves à l'égard de l'enfant restés présents chez l'adulte.

Parmi les nombreuses femmes que je rencontre*, les malheurs du passé — de leur enfance surtout — se sont transformés chez certaines en un potentiel de violence qu'elles ignorent souvent et qu'elles retournent parfois contre les leurs, le plus fréquemment contre elles-mêmes. J'ai, par exemple, reçu en consultation une femme très dépressive qui avait souffert terriblement d'un manque total d'intérêt de la part de ses deux parents,

ce qui s'avère bien pire qu'avoir reçu un amour très erroné. **La dépression m'apparaît de plus en plus comme une grande violence que l'on déchaîne contre soi.** Si dans les statistiques médicales les femmes souffrent plus de dépression que les hommes, c'est que par les modèles reçus, leur éducation, les sentiments transmis par leur mère, elles sont plus aptes à retourner les blessures affectives en violence contre elles-mêmes, le modèle masculin poussant plus les hommes à l'extérioriser contre quelqu'un.

Mon travail est donc de permettre à ces femmes, voire de les entraîner, à exprimer ces sentiments négatifs qu'elles croient être dus à leur situation actuelle, conjugale ou familiale, mais qui, en général, se rattachent directement à des expériences très douloureuses de leur passé lointain. L'expression verbale ou corporelle dans certains cas — par exemple, la bioénergie peut être très bénéfique — des violences éprouvées est une étape indispensable qui doit être accompagnée d'un sentiment bienveillant et chaleureux de la part du thérapeute ou conseiller. Il faut, en effet, une relation importante

très positive pour se libérer peu à peu de ces souffrances et devenir capable de changer de comportement, c'est-à-dire ne plus les tourner contre soi. Le couple adulte peut être, bien sûr, le lieu privilégié de ce cheminement si le conjoint fait preuve de cette fine compréhension et si lui-même a pu progressivement résoudre ses manques ou ses problèmes du passé. Après une longue évolution, la personne transformera ces violences reçues qui la rendaient malade en une force positive qu'elle va pouvoir ensuite utiliser pour mieux vivre sa vie.

D'ailleurs, l'action sociale ou politique, l'art, l'amour ne requièrent-ils pas une lucidité, une force, un courage, une persévérance qui ont besoin d'être sous-tendus par un arc aussi fait d'une certaine violence positive ?

Geneviève Reday-Mulvey

* Dans le cadre du Centre F-information, lieu de dialogue pour les femmes à Genève (tél. 022/21 28 28), et en tant que sociothérapeute aidant des femmes et des couples en difficulté.